

## « Veilleur, où en est la nuit » ?

Raphaëlle jette un dernier regard vers la porte. Elle a fermé les fenêtres, inondé le ficus chauve sur lequel elle s'acharne à grands coups d'arrosoir saturé d'engrais liquide deux fois par semaine... Trois mois de résistance, un record ! Le précédent avait baissé la garde bien plus vite face à la sophistication extrême et surtout constante de ses soins jardiniers. Elle a prévenu la concierge afin qu'elle vienne nourrir Monsieur Chat. C'est un petit matou tranquille qui peut vivre seul sa vie dès qu'il n'a pas à trouver lui-même sa nourriture. Il a gardé ce nom, « Monsieur Chat » du jour où Raphaëlle, en panne d'imagination pour le nommer, a découvert que c'était un mâle alors qu'on lui avait donné soi-disant une femelle. Monsieur Chat a ses habitudes comme tous ceux de son espèce. Il accepte sans problème les absences de sa maîtresse et trouve là l'occasion de faire ce qui lui est habituellement et inutilement interdit. Il multiplie les siestes sur l'oreiller du lit, se fourre sous la couette, mâchouille les reliquats de verdure qui survivent aux attentions de Raphaëlle. Surtout il aime à se percher sur le bord d'une des fenêtres de l'appartement qu'il affectionne particulièrement, entre un grand cloisonné ancien venant de Chine et la silhouette longiligne d'une sculpture africaine dont l'ébène est lustrée par la lumière du jour. Soigneuse si ce n'est maniaque, Raphaëlle a mis des draps propres dans son lit, vidé la poubelle et récuré les sanitaires avec une poudre aux vertus odoriférantes incontestables. Sa propre eau de toilette ne tient d'ailleurs pas tête aux effluves de citron qui l'accompagnent dans les escaliers.

Au bas de l'immeuble un taxi l'attend. La course jusqu'à l'aéroport s'annonce sous des auspices plutôt fâcheux. Un petit asiatique rondouillard, un bougon du volant, ne cesse de ponctuer chaque minute écoulée d'un péremptoire coup de klaxon. Les poussettes et les cabas qui ont la manie de conduire leurs propriétaires sur des territoires que le chauffeur considère réservé aux quatre roues motorisées sont la cible de ses accélérations sans retenue. Raphaëlle essaie l'amorce d'un dialogue pour louer cette belle diversité qu'offre l'humanité, mais son

interlocuteur n'y met guère du sien. Il pile avec rage au bord d'une mère de famille suivie d'un ange blond et braillard, tandis qu'un aveugle noir accompagné de son chien et d'une grande bringue de beurette qui tentaient à leur tour de franchir en force le passage clouté accomplissent un repli stratégique digne des plus grandes manoeuvres militaires.

- Vous trouvez ça normal vous, tous ces gens qui n'ont rien à foutre que de se balader ?

Question aboyée et purement rhétorique à laquelle Raphaëlle se garde bien de répondre. L'heure lui semblait initialement aux propos légers mais elle a changé d'avis et se réfugie dans le silence pour éviter tout débat polémique. D'ailleurs Raphaëlle a largement de quoi occuper son temps sans avoir besoin de titiller en plus la fureur accumulée dans les plis amers de la bouche de son chauffeur. Déjà deux auréoles maculent la soie verte du chemisier qu'elle a choisi avec soin ce matin. Rien ne pourra les masquer si ce n'est le port de la petite veste assortie que la température rendra vite intolérable. Parce que non content d'être un dangereux râleur, le type est un frileux et il a bien fait comprendre qu'il ne tolérerait pas les vitres ouvertes. Aussi à chaque feu rouge Raphaëlle a-t-elle l'impression de mijoter dans un hammam dont elle ne retrouverait pas la sortie. Elle a pensé demander au taxi de s'arrêter pour en prendre un autre, mais en ces temps de congrès elle craint de ne pas en trouver. Finalement, de coups de frein en coups de klaxon, d'injures en écarts violents Raphaëlle arrive à l'aéroport.

Sans même attendre sa monnaie elle se précipite dans le hall et plonge dans ce semblant de calme que la fraîcheur artificielle de la climatisation confère aux lieux publics. Frissonnante, elle se dirige vers le guichet où elle accomplit les formalités d'embarquement, étonnée, presque, d'entendre une voix douce qui ne la malmène pas en vouant la terre entière aux gémonies. Ses démarches achevées elle décide de s'octroyer un moment de détente après cette équipée délirante à laquelle elle vient de participer à son corps défendant. Elle s'installe près de la grande baie vitrée de l'aéroport, face aux pistes et commande un café. Elle sort son bâton de rouge, se dessine des lèvres pleines, poudre son nez, tapote ses cheveux tout en se gourmandant.

- Je ferais mieux d'aller aux toilettes... Quelle peur ! Il était fou ce type... Je suis trempée de sueur, c'est bien la peine d'avoir passé tout ce temps à me préparer.

Elle songe à la lettre vengeresse qu'elle pourrait écrire, elle prépare des phrases sans pitié, biffe des mots jugés trop doux, peaufine une tournure d'une ironie mordante, s'exalte, s'amuse elle-même de ce qu'elle pourrait dire et se félicite de son humour qu'elle sait percutant. Puis tout aussi soudainement elle renonce. Après tout, elle est en vacances pour trois jours. Le temps va faire son oeuvre, délier les nœuds qui bloquent sa nuque, effacer les rides crispées de son front. Raphaëlle attend que sa colère passe, elle s'attend. Elle sait qu'elle va se retrouver, un peu plus tard, un peu plus loin.

- Il n'empêche, c'est un fou ce type.

Devant elle le ciel tire doucement son voile, violet...bleu...jaune...orange puis une unique ligne rouge qui ourle l'horizon d'un trait pur et droit. Raphaëlle imagine un immense cerf-volant retenu par un fil invisible fait d'un mélange de résine de pin, de poudre de verre, de riz et d'eau, un fil étiré en filaments coupants comme des rasoirs et qui laisserait partir le voile devant les premières ombres du crépuscule. Il faisait jour, maintenant la nuit est là. Dans sa tasse le café a refroidi. Raphaëlle y trempe ses lèvres, sort quelques pièces qu'elle pose sur la table et se lève.

Le hall de l'aéroport semble désert. Quelques passagers désœuvrés dérivent autour des boutiques de détaxe poussant sans conviction leurs chariots récalcitrants, tournant autour de leur absence de désir confronté à l'outrancière pléthore des objets de leurs rêves. Dans des écrans raffinés les robes sont vides et les tailleurs sans vie. Echoués sur d'immenses rayonnages cigarettes et alcools s'accumulent, absurdes. Raphaëlle arpente les allées inondées d'une blancheur clinique, s'arrête pour appuyer sur les diffuseurs d'eau de toilette qu'elle rencontre à portée de main. Vaguement écoeurée par le nuage de parfums qui l'entoure et s'exacerbe à chaque mouvement, elle s'attarde près des présentoirs de crème pour la peau. Elle pense un instant sortir son calepin et noter les noms de produits qui promettent des miracles impossibles. Elle renonce, par flemme. Elle est toujours

prête à croire aux miracles, elle n'en a jamais rencontré. Ses gestes, sans vocation préétablie, racontent l'ennui et ses métaphores, velléité de lire qui se glisse à la place de celle d'acheter, envie de faire sa correspondance qui se substitue à celle de musarder ; Raphaëlle marche maintenant sans plus même prendre la peine de faire semblant. Elle a cessé de taper du talon en femme affairée que le temps bouscule et qui bouscule les autres, vacanciers en transit, professionnels du farniente, tous maraudeurs de ces rêves que les aéroports exsudent en place de la réalité.

Lassée de ses propres allées et venues Raphaëlle retourne vers la baie vitrée, page noire ponctuée de lignes en pointillés rouges et jaunes. Quand elle retire ses lunettes chaque scintillement s'étale en larges flaques aux bords indécis, comme si toutes les étoiles du monde s'étaient donné rendez-vous dans cet espace voué à rien d'autre qu'à lui-même. Elle calcule le temps qu'il lui faudra laisser couler, minute après minute, avant de monter à bord.

Puis ce sera l'île. Ce sera les embruns que l'aube arrache à la mer et les cloches des églises qui le disputent aux voix des muezzins. Ce sera les murailles battues par les flots en colère. Ce sera le soleil si grand, si lourd, que les ombres se cachent à l'ombre d'elles-mêmes, n'offrant leur abri sombre qu'aux chiens les plus faméliques. Raphaëlle connaît cette île sur laquelle elle n'a jamais posé le pied, elle en a déjà le souvenir nostalgique qui déroule ses images de corridas quand arrivent les premiers frissons de l'automne... Tomàs, arrêté sur le sable, pieds nus, figure suspendue dans l'attente du taureau et auquel la grâce de son sourire triste raconte l'histoire des combats passés. Artéga qui, dans une véronique d'une nonchalance capricieuse, voit tomber la violette la jonquille et la rose accrochées à sa boutonnière, couleurs de la République noyées dans la poussière et le sang. Puis la ola qui lève d'un seul mouvement les robes « flamenco » et les « senõritos » en blazers cravates épingles, et encore les larges chemises blanches grand ouvertes sur des voix éraillées et amoureuses d'une faena de passes sublimes. Le silence pur arrêté au-dessus de Fàndi, genou en terre, avant que de jeter son corps entre les cornes de la bête en un saut de l'ange d'une infinie lenteur. Parfois, une veste couleur d'orage de laquelle s'échappent les parements rouges et or sur le sable

ensanglanté, tandis que le taureau aux cornes acérées comme des poignards interdit de ses grattements de sabots furieux tout espoir au gisant. Ou ce vol d'hirondelles qui déchire d'une longue ligne noire les arabesques d'or et de bouse que les corps des hommes et des bêtes ont dessiné sur le sol pour mettre en scène leur mort.

Raphaëlle a la mémoire de ce qu'elle ne connaît pas. Les souvenirs des autres sont pour elle des histoires comme celles que son père racontait à l'enfant qu'elle était et qui ne voulait jamais dormir. Elle s'y glissait et y faisait son nid, brodant autour du Petit Poucet ou de la Belle au Bois Dormant une forêt ensoleillée qui les protégeait des ogres. Plus tard elle avait commencé à voyager pour bousculer son regard qu'elle ne voulait pas voir s'enliser dans la monotonie du quotidien, elle se parlait d'amour pour se savoir amoureuse, elle s'accompagnait des vies de ceux qu'elle avait pour amis. Elle se souvient de Norbert, un vieil homme maintenant. Souvent encore il lui fait confiance de sa jeunesse à l'époque où les allemands déambulaient dans les rues avec l'arrogance de la force imbécile. Il lui parle de Simon, son copain Simon. Norbert allait le chercher chez ses parents qui étaient tailleurs. Simon avait tout juste neuf ans, lui en avait douze. Un jour Norbert avait frappé à la porte comme à l'accoutumée et la mère de Simon lui avait ouvert, les yeux rouges, le visage ravagé. Elle tenait dans ses bras un petit paquet de vêtements parmi lesquels Norbert reconnut la chemise à carreaux bleus que Simon portait la veille. Ils étaient allés jouer devant la limousine garée trois immeubles plus loin. Les deux portières offraient un immense miroir dans lequel ils pouvaient répéter leurs improvisations. Simon et Norbert voulaient faire l'acteur et la mère n'aimait pas prêter sa psyché qu'elle réservait à ses clients. Ils avaient repris les premières scènes de la tragédie en cinq actes qu'ils inventaient laborieusement au fur et à mesure de leur temps de liberté, puis Simon était parti en courant parce qu'il était en retard. Quand il était arrivé chez lui deux hommes occupaient la petite pièce encombrée d'étoffes. Le père était debout, la main encore posée sur la roue de sa machine à coudre, la mère, visiblement interrompue dans son travail alors qu'elle épinglait un patron, pinçait ses lèvres sur quelques aiguillées de fils de couleurs

différentes. Simon s'était arrêté sur le seuil de la porte, un peu essoufflé.

- Le voilà justement. Allez petit, tu viens avec nous.

Le père avait proposé qu'on l'emmène à la place de l'enfant, les deux hommes n'avaient pas répondu. Simon était parti encadré de ces immenses silhouettes brunes. Le lendemain, un gamin boutonneux avait déposé devant leur porte un petit tas de linge.

Norbert n'a jamais revu Simon. Et Raphaëlle est pleine du chagrin de Norbert et de celui des parents de Simon qui s'étaient éteints sans bruit dans les mois qui avaient suivi la disparition de l'enfant.

Parfois ce sont les histoires de Justine qui l'occupent des heures entières, Justine racontant sa folie, cet amour d'un homme disparu depuis longtemps de son existence et dont l'absence lui est définitivement insupportable. Justine, immense plaie qui ne peut cicatriser, évitant l'émotion pour y retomber avec violence dans un cycle sans fin. Tous les jours Raphaëlle accroche son présent aux heures bleues et noires qu'on lui livre, souvent sans pudeur, tant elle sait écouter les gens. Elle fait de leurs bonheurs et de leurs chagrins la pâte de sa propre réalité, jalonnant son passé d'aventures qu'elle n'a pas vécues et projetant sur son avenir des promesses faites à d'autres qu'elle. En marge d'elle-même, elle suit les frontières de pays qu'elle n'a jamais traversés et dans lesquels elle se reconnaît. Parfois ce n'est qu'un soupçon, une odeur de cannelle, la forme rieuse d'un nuage joufflu ; à d'autres moments un souvenir la talonne, s'impatiente, fait violence à son désir de repos. Il pèse sur ses épaules du poids de la fatalité, noue sa gorge d'une émotion sans nom ou la fait rire sans que ce soit pour une raison qui serait sienne. Raphaëlle vit en projetant au-devant d'elle toute ces vies qui ne lui appartiennent pas et s'en fait des destins dont elle ne peut être maîtresse. Elle s'éclaire ou s'assombrit des regards que les gens portent sur leur propre existence, elle se nourrit des espoirs ou des désillusions de ceux qui lui sont chers. Elle a ainsi le sentiment d'avoir un peu de sens, sacrifiant une part d'elle-même pour laisser de la place aux autres. Pourtant, elle sait bien que cette part oubliée constitue son propre fond qu'elle n'a jamais pu pénétrer et qu'il lui faudra la regarder un jour en face.

Depuis un moment les haut-parleurs crachotent, des passagers s'agitent. On consulte les pendules, on sort les billets d'embarquement, on s'adresse à son voisin qu'on a ignoré jusque-là. Sur les panneaux lumineux, numéros de vol et horaires clignotent frénétiquement ; chaque pause sur un chiffre est marquée d'une approbation ou d'un soupir qui flotte quelques instants au-dessus des gorges renversées et attentives. Raphaëlle est penchée sur son sac, une sorte de grand cabas noir dans lequel elle transporte le minimum du strict nécessaire : rouge à lèvres et poudrier, mouchoir, lunettes solaires et brosse à cheveux, trois carnets à fonctions différentes dont elle n'a jamais respecté la spécificité, un feutre, un stylo bille, deux crayons - les mines ont la fâcheuse habitude de casser quand on en a besoin - un portefeuille gros de son invraisemblable livret constitué de petites fiches cartonnées reliées entre elles par du scotch sur lesquelles Raphaëlle note les titres des livres et des CD qu'elle doit impérativement acheter ; malheureusement la liste augmente bien plus vite qu'elle ne se procure les ouvrages et musiques déclarés incontournables. A cela il faut ajouter quelques lectures dites en cours, fatiguées de tant d'allers-retours en métro, à pied, en train. Reste une petite pochette boursouflée qui s'efforce de contenir pinces à ongles et à épiler, collyre et autres menus objets de toilette. Raphaëlle cherche son billet et s'affole. Elle ne le trouve pas ; elle fouille les petites poches accrochées sur les côtés du sac et le coeur battant finit par sortir tout ce qui est regroupé dans l'unique grand compartiment. Enfin sa main rencontre un papier qui a subi des manipulations peu respectueuses de la bande argentée que la machine électronique est censée lire lorsqu'il s'agira d'embarquer. Qu'importe, pour le moment, la question n'est pas là.

On annonce un retard du départ pour d'obscures raisons que Raphaëlle ne veut pas connaître. Elle calcule les répercussions de ce contretemps. Elle imagine la place carrée où demain dès l'aube elle est censée se rendre pour s'installer à la terrasse d'un café et commander un express. Elle voit cette place sans elle, elle voit exactement son absence de la place et la rencontre tant désirée qui ne se fait pas en raison même de cette absence. Elle est là-bas, présence invisible et

cependant impuissante à contrecarrer l'évidence de son absence. Peut-être l'attendra-t-on en faisant le tour des arcades ? De l'existence des arcades Raphaëlle n'est toutefois pas certaine. Ou alors on s'installera, en terrasse, comme convenu ; on demandera ce café noir dont elle sait l'âpre douceur qu'elle a goûtée dans les mots murmurés par les lèvres aimées ; on dépliera un journal, le Paris-Turf ou le Racing Post, on étudiera de près ce qui se dit de la palpitation des naseaux de « Belle du Jour » ou du halètement des poumons de « Tootsi ».

Raphaëlle ne connaît en fait rien à tout cela. Les courses de chevaux ne l'intéressent pas. Elle ne feint d'ailleurs pas la moindre curiosité quand des explications lui sont fournies pour la convaincre que les jeux hippiques relèvent d'une véritable science et ne doivent rien de leur essentiel au hasard. Raphaëlle replonge alors dans le souvenir ancien de sa grand-mère qui une fois l'an achetait un billet de la loterie nationale en déclarant : « On ne sait jamais ». La formule s'inscrivait dans un rituel païen qui marquait l'achat du ticket d'une dimension ludique et dérisoire, façon de dire que ce jour-là elle s'autorisait à dépenser un peu d'argent pour rien et que ce « rien », elle pouvait le remplir de mille désirs avec lesquels elle n'avait elle-même rien à voir. Pour Raphaëlle, l'image des chevaux galopant sur les immenses allées de sable coupant les prés, c'est un son, le son lourd des sabots martelant le sol, un son mat et proche à la fois comme s'il était produit près de ses oreilles et lui donnait à connaître la terre à peine frappée et déjà libérée du poids de l'animal.

Mais pour le moment Raphaëlle est là, dans cet aéroport où les gens sont portés par des courants dont on ne sait où ils mènent.

Le haut-parleur crépite de nouveau : les départs sont tous annulés, les agents au sol sont en grève... non ce sont les pilotes qui revendiquent pour une revalorisation de leur salaire, ils vont décoller, ils font une sorte de grève du zèle... il paraît que l'avion a des problèmes techniques... Raphaëlle ne comprend rien si ce n'est qu'elle est encore là.

Elle songe à ce là-bas qu'elle ne connaît pas et dont elle sait tant de choses. Le jour doit décliner maintenant. Sur la place elle voit les ombres couchées des arcades se diluer en larges taches à peine plus sombres que les pavés qui sont comme par la lumière rasante. Elle voit

son corps appuyé sur une balustrade rouillée et la blondeur moirée de ses cheveux froissés par la brise salée. Elle sent l'odeur musquée des varechs pourrissants qu'elle a dû enjamber ce matin pour aller se baigner. Elle touche du bout des doigts la main proche de la sienne, abandonnée sur le rebord de la balustrade. Elle tourne la tête, une promesse de sourire sur les lèvres.

Un ficus immense a envahi l'espace ; ses feuilles sont si nombreuses et serrées qu'elles forment une masse au travers de laquelle ne filtre aucune lumière. En haut de l'arbuste monstrueux un chat est perché qui fixe Raphaëlle de son regard bleu. Raphaëlle frissonne et retire sa main. Les arcades ont disparu. Une lueur diffuse tremble au-dessus de la place puis se déchire en flocons qui s'éloignent silencieusement et laissent apparaître la fenêtre ouverte de l'appartement. Un brouillard d'un blanc opaque cache toute la vue, on entend seulement le bruit des voitures qui s'arrêtent au feu.

D'un mouvement brutal de tout son corps Raphaëlle se dresse dans son lit, elle rejette les cheveux qui tombent devant ses yeux, elle regarde autour d'elle, le lit défait, la chambre encombrée des préparatifs d'un départ, une valise ouverte, une trousse de toilette à moitié vide, deux livres posés à côté de son sac à main. Tout lui semble à la fois familier et étrange, décalé et pourtant indubitable. Sur la descente de lit Monsieur Chat dort, une oreille en alerte et d'une branche du ficus chauve une ultime feuille légèrement jaunie tombe sans faire de bruit. Le réveil indique six heures. Il est temps de se préparer pour partir. Raphaëlle s'étire et nue, se dirige vers la salle de bains.

Françoise Chauvelier, 2 Novembre 2002